



Les Nuits de Fourvière

Numéro 62 / Les Chiens de Navarre – Bory – Sagazan – Collectif Mensuel – Fellag – Huppert
Machine de Cirque – Gravity & Other Myths – Théâtre en mai Dijon– Plateforme Danse Bastia



SUIVEZ MON REGARD...

SAISON 17 – 18

RABBIT HOLE
UNIVERS PARALLÈLES
David Lindsay-Abaire
Claudia Stavisky

DANS LA PEAU DU MONSTRE
Lucie Depauw / Stéphanie Marchais
Cécile Auxire-Marmouget
Christian Taponard

TARKOVSKI, LE CORPS DU POÈTE
Julien Gaillard / Antoine de Baecque
Andreï Tarkovski / Simon Delétang

ÇA VA ?
Jean-Claude Grumberg
Daniel Benoin

MARTYR
Marius von Mayenburg
Oskaras Koršunovas

JE N'AI PAS ENCORE COMMENCÉ À VIVRE
Tatiana Frolova / Théâtre KnAM

BODY REVOLUTION & WAITING
Mokhallad Rasem

BEC-DE-LIÈVRE VENGANCE OU PARDON
Fabio Rubiano

NORD-EST
Torsten Buchsteiner
Galina Pyanova
ARTISHOCK Theater

LA MISSION SOUVENIR D'UNE RÉVOLUTION
Heiner Müller
Matthias Langhoff

TABLEAU D'UNE EXÉCUTION
Howard Barker / Claudia Stavisky

EVA PERÓN & L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ DE S'EXPRIMER
Copi / Marcial Di Fonzo Bo

LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE
Luigi Pirandello / Jean Liermier

L'AMOUR ET LES FORÊTS
Éric Reinhardt / Laurent Bazin

20 000 LIEUX SOUS LES MERS
Jules Verne
Christian Hecq / Valérie Lesort

ARTURO BRACHETTI SOLO

RAMONA
Rezo Gabriadze

LE DIAMANT DU MARÉCHAL DE FANTIE
Rezo Gabriadze

LA FUITE !
COMÉDIE EN HUIT SONGES
Mikhaïl Boulgakov
Macha Makeïeff

LA CUISINE D'ELVIS
Lee Hall / Pierre Maillet

MARGOT
Christopher Marlowe
Laurent Brethome

NOVECENTO
Alessandro Baricco
André Dussollier

PETIT ÉLOGE DE LA NUIT
Ingrid Astier
Gérald Garutti

LES EAUX ET FORÊTS
Marguerite Duras / Michel Didym

À LA TRACE
Alexandra Badea
Anne Théron

ACTRICE
Pascal Rambert

GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU
Molière
Jean-Pierre Vincent

LOVELESS
Claude Jaget
Anne Buffet
Yann Dacosta

TRISTESSES
Anne-Cécile Vandalem

LE QUAT'SOUS
Annie Ernaux
Laurence Cordier

BLUEBIRD
Simon Stephens
Claire Devers

LE PAYS LOINTAIN
Jean-Luc Lagarce
Clément Hervieu-Léger

PROFESSEUR BERNHARDI
Arthur Schnitzler
Thomas Ostermeier

TRINTIGNANT - MILLE - PIAZZOLLA
Jacques Prévert / Allain Leprest
Robert Desnos / Boris Vian...
Jean-Louis Trintignant
Astor Piazzolla / Daniel Mille

BOTALA MINDELE
Rémi De Vos / Frédéric Dussenne

FESTEN
Thomas Vinterberg / Mogens Rukov
Bo Hr. Hansen / Daniel Benoin
Cyril Teste / Collectif MxM



Célestins
THÉÂTRE DE LYON

04 72 77 40 00
THEATREDESCELESTINS.COM

CORBIAK - Illustration: Thomas Entenmann - Licences: 1195274 / 1195275 / 1195276

ÉDITO

SÉRENDIPITÉ

Alors, oui, dans les rues de Fourvière, depuis 1946, on croise aussi bien Paolo Conte que Bob Wilson, Yannick Noah que Robert Lepage. Arcade Fire côtoie Julien Doré et Les Chiens de Navarre, Laurent *fucking* Gerra. Édouard Herriot, en docte agrégé de la III^e République, l'aurait déjà démontré à l'époque : Lyon n'est-elle pas la ville de Lug Samildanach, le dieu aux visages multiples, le polytechnicien, l'artiste insaisissable... ? Mais Lug, c'est d'abord l'éditeur lyonnais de notre enfance, celui qui, en pleine révolution érotique de 1969, se bornait à publier les aventures des Quatre Fantastiques et du Surfeur d'argent. Au même moment, ce dernier existait dans notre réalité sous l'avatar du blondinet Brian Wilson : il avait troqué sa vitesse hyperluminique pour un magasin de compléments alimentaires à West Hollywood, mais la planche de surf était restée intacte. À force d'ingestion de radis bio et de vitamines, il allait produire l'un des meilleurs albums des Garçons de la plage, rivalisant avec le séminal « Pet Sounds » rejoué cette année au Grand Théâtre de Fourvière. Sur la couverture de « Surf's Up », un Don Quichotte recroquevillé au bord du précipice : sans doute la prise de conscience qu'une époque s'achève, en 1971 déjà, mais aujourd'hui tout aussi bien, comme quoi l'Apocalypse se trouve dans l'éternel présent. Et l'on serait étonné d'apprendre que la Révélation est peut-être cachée dans les paroles de Vianney : « Mais t'es pas là, mais t'es où ? (Pas là, pas là) / Mais t'es où ? (Pas là, pas là) » Comme un écho au *tsimtsoum* des kabbalistes, l'absence d'un Dieu que n'aurait pas reniée Emmanuel Levinas.

La rédaction

Festival Les Nuits de Fourvière, Lyon, du 1er juin au 5 août.
Prochain numéro spécial Montpellier Danse le 27 juin.

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7
Les Chiens de Navarre – Jusque dans vos bras
Collectif Mensuel – L'Homme qui valait 35 milliards
Aurélien Bory – Plan B
Gravity & Other Myths – A Simple Space
Machine de cirque

REGARDS PAGES 8-9
Fellag – Bled Runner
Lorraine de Sagazan – Démon
Raphaël Enthoven – Juliette et Justine, le vice et la vertu
Camille

BRÈVES PAGE 10

CRÉATIONS PAGE 12
Simon Stone – Rocco et ses frères
Karim Bel Kacem – 23 rue Couperin
Ivo van Hove – Salomé

MOT D'ARTISTE PAGE 14
Lorraine de Sagazan

LE DESSIN PAGE 14

REPORTAGES PAGE 15
Théâtre en mai à Dijon
Plateforme Danse à Bastia

VIDY THÉÂTRE LAUSANNE

SEPTEMBRE
VINCENT MACAIGNE
Je suis pays Création

OCTOBRE
JOHANN LE GUILLERM
Secret (temps 2)
+ exposition

NOVEMBRE
ÉMILIE CHARRIOT/ANNIE ERNAUX
Passion simple Création

YASMINE HUGONNET
Le Récital des Postures

DÉCEMBRE
AUGUSTIN REBETEZ
L'Âge des ronces
Création

JANVIER
THOMAS OSTERMEIER/
SHAKESPEARE
Richard III

avec Jeanne Balibar
et Jacques Bonnafé,
La Fabrique des monstres
Création

EL CONDE DE TORREFIEL
Guerrilla

JANVIER
THOMAS OSTERMEIER/
SHAKESPEARE
Richard III

avec Jeanne Balibar
et Jacques Bonnafé,
La Fabrique des monstres
Création

vidy.ch

© Augustin Rebetez

Les Nuits de Fourvière

JUSQUE DANS VOS BRAS

THÉÂTRE / CONCEPTION LES CHIENS DE NAVARRE

« Dans leur dernier spectacle, les Chiens de Navarre mènent une psychanalyse électrochoc de la France en convoquant quelques figures de notre Histoire et de notre actualité. »

HOMMES SAUVAGES

— par Mariane de Douhet —

Deux astronautes en goguette sur la lune s'apprennent à planter le drapeau français en signe de conquête accomplie. Problème : impossible d'enfoncer le drapeau national car le sol est impénétrable, métaphore épidermique d'une identité qui ne se laisse pas saisir.

S'en suit la contemplation (parce qu'il faut bien vivre) d'un caca qui flotte et la rencontre avec des extraterrestres en forme de moignons pailletés. Ça décoiffe. La vitalité bordélique des Chiens de Navarre s'attaque à la question de l'identité française. Et leur cynisme est un humanisme : leur esprit frappeur n'est jamais aussi drôle et juste que lorsqu'il est poétique, générateur d'images absurdes, de rapprochements impossibles, provoquant des questions par effet de déplacement de réel. La rencontre totalement improbable entre un de Gaulle-Brahim géant et une Marie-Antoinette ensanglantée est l'un de ces tableaux hirsutes rénovant la question (battue et rebattue) du « qui sommes-nous ? » : tout à la fois mon général, a-t-on envie de répondre, face à la tendresse infinie traversant l'inopinée séduction qui relie la reine et le géant de la Résistance, l'Algérie, l'Europe,

le chocolat viennois et le thé à la menthe, et bien d'autres choses encore. Les Chiens de Navarre excellent dans cet art des combinatoires, sont hilarants lorsqu'ils fabriquent des frictions entre Histoire et dérisoires préoccupations contemporaines. Une Jeanne d'Arc dont l'obsession est de se faire dépucceler, il fallait y penser.

“

Pagaille structurelle

Le collectif brille d'un véritable esprit intempêtif, capable de créer un contretemps qui, en apparence dérangeant, vient au contraire éclairer l'époque en lui donnant un surcroît de sens. La rencontre entre Marie-Antoinette et de Gaulle est belle, insolente et libre parce qu'elle abrite un rapport intime, débarrassé des questions écrasantes et des tentatives de délimitation de l'autre (qui es-tu ?, d'où viens-tu ?, que fais-tu ?). Construit sur des fragments, eux-mêmes organisés autour d'une montée en puissance – le burn out aussi progressif qu'explosif d'un conseiller de l'OFPPRA qui supplie un migrant de ne pas rester en France, un enterrement qui tourne au pugilat au point que

le cercueil doit se remplir de nouveaux morts –, le spectacle est toutefois inégal. Si certains tableaux sont moins réussis que d'autres, c'est sans doute parce qu'ils sont plus directement caricaturaux, collant de trop près au réel qu'ils entendent dénoncer : on a le sentiment d'avoir déjà entendu les railleries des menues hypocrisies de chacun, d'avoir déjà moqué cent fois l'ambiguïté de la bonne conscience qui fait accueillir des migrants chez soi. La critique est plus forte quand elle s'éloigne de son objet, le miroir de la société réfléchit mieux cette dernière lorsqu'il produit ses propres images. Si la connivence créée avec le public n'est pas sans être parfois racoleuse (tout comme les évocations de l'actualité brûlante qui, passé le plaisir de l'écho immédiat au monde, participent d'un procédé quelque peu facile pour capter l'attention), tout comme leur pagaille structurelle qu'on sent brandie comme l'éten-dard d'une énergie (sans faille mais qui gagnerait en modulations, donc en nuances), on reste embarqué par leurs jubilatoires improvisations par lesquelles on aime se faire arroser (au propre comme au figuré).

FOCUS —

Les Nuits de Fourvière

L'HOMME QUI VALAIT 35 MILLIARDS

PERFORMANCE / CONCEPTION COLLECTIF MENSUEL / THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE, DU 22 AU 24 JUIN

« Faux thriller politico-social où un artiste plasticien quarantenaire en quête de consécration va organiser l'enlèvement d'un magnat de l'acier, PDG du plus important groupe sidérurgique mondial, afin de le contraindre à réaliser une œuvre artistique révolutionnaire. »

ON VOUS EMMERDE

— par Lola Salem —

Ce sont aujourd'hui les Belges qui parlent le mieux des dérives sociales et politiques – voire métaphysiques – de l'hexagone. Le Collectif Mensuel signe ici une adaptation du roman de Nicolas Ancion, « L'Homme qui valait 35 milliards ».

La trame narrative est d'abord celle d'un cri : le sursaut d'employé(e)s, licencié(e)s par l'entreprise ArcelorMittal, qui cherchent à retrouver leur dignité et un semblant de justice pour, peut-être, redonner du sens à leur existence. C'est dans la ville de Liège que se joue leur avenir, fracassé sur le mur de la spéculation financière derrière lequel le « grand patron » se drape, dans le voile d'une pudeur médisante. Manichéisme ? Oui et non. Oui, parce qu'on n'échappe pas à quelques clichés ou simplifications qui servent le discours et facilitent l'énergie furieuse de la pièce. Non, parce qu'on ne demande pas à Sandrine Bergot, Baptiste Isaïa et Renaud Riga de nous servir un énième article d'économie sur papier glacé. Le collectif théâtral remplit un rôle ancien et vénérable : celui de ré-

pandre à une absence ; de redonner la voix à celles et ceux qui en sont privé(e)s, de ranimer un débat trop vite oublié des médias, de raviver les consciences politiques. Celui qui se définit par ce qu'il possède n'est pas grand-chose, en réalité, nous avait déjà appris Pascal. En reconstruisant une hiérarchie que l'on croyait abolie avec la mise à mort de l'Ancien Régime, l'oligarchie d'ArcelorMittal recrée une élite aux couleurs et à l'odeur de l'argent, et use d'un ton condescendant que les acteurs manipulent à merveille.

“

Dérision générale

De ce cynisme naît aussi une forme de fascination, la beauté cruelle d'un homme qui cherche à se prémunir de toute obligation fraternelle et de toute responsabilité intellectuelle. Reste au théâtre à conscientiser son public... sans moralisation abrupte. Pari tenu pour le trio de comédiens, accompagné en musique par Quentin Halloy et Philippe Lecrenier. Leur proposition est guidée

par l'envie d'aborder l'actualité sous un angle de dérision générale : en frappant juste, mais en frappant un peu partout. Par moments, on voit surgir la farandole du coup de gueule, la suite bachique d'une colère qui risque de s'étouffer dans les gorges si on ne la vomit pas – exorcisme d'un mal que personne ne veut entendre. Dans un mouvement puissamment rythmé et timbré par la musique, la colère se meut en énergie pure et crache à la figure de tout le monde : à celle des bobos et de leurs « soupe aux orties et capotes en chanvre » ; à celle des petit(e)s vieux/vieilles qui ne croient plus au futur puisqu'ils n'y vivront plus ; à celle de l'Église qui se porte caution ; à celle des artistes et de leur statut d'assistés ; à celle des spectateurs(trices) et de leur bonne conscience. Au « combien voulez-vous ? » du « grand patron », les comédiens veulent répondre à arme égale. Par les mots. Par la vérité. Par l'émotion. Sur scène, tout le monde se trouve défait de son masque pour tenter, à son tour, de redonner au système un visage humain. De l'intime vers l'universel, la pièce brasse rage et dégoût mais aussi un amour profond. Un amour solidaire.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« Plan B » © Aglaé Bory

Les Nuits de Fourvière

PLAN B

PERFORMANCE / CONCEPTION AURÉLIEN BORY / LE RADIANT BELLEVUE, 17 ET 18 JUIN

« Figure de proue du travail d'Aurélien Bory, "Plan B" tient la barre tendue droite vers un cap où esprit scientifique fait noce avec l'inspiration poétique : sept êtres embarqués en apesanteur sur un plan en perpétuel mouvement, défient les lois de la gravité. »

GÉOMÉTRIE DU BEAU

— par Lola Salem —

Dans l'itinéraire d'Aurélien Bory, « Plan B » occupe une place bien particulière. Tandis que l'édition 2016 du Festival d'Avignon célébrait sa nouvelle création « Espæce » qui pliait et déplaçait l'espace-temps de la scène, les Nuits de Fourvière se penchent cette année sur ce spectacle marquant de sa carrière, créé en 2003 en collaboration avec Phil Soltanoff.

Ici, l'éternelle quête du mouvement interroge déjà le rapport au corps et à l'espace selon une dimension quelque peu différente. « Plan B » exploite la surface et interroge la scène comme un objet a priori bidimensionnel. Dans ce ballet circassien délicieusement drôle, Aurélien Bory pose les éléments de son manifeste poétique. Il y a cette planche qui se tourne, qui se dresse, qui se perce et se transperce, qui se retourne enfin et dévoile l'envers à l'endroit. Ce mur malléable sur lequel évoluent les artistes, Bory le présente comme un objet, presque un accessoire ; mais aussi comme un personnage à part entière, doté d'une volonté. C'est la scène elle-même qui est transformée, s'émancipant de sa platitude physique et de son statut passif. Elle respire

et s'étire, s'étend en abysses et ordonnées selon une inclinaison variable. Dessus, derrière, à travers, il y a ces corps qui s'agitent. Des corps d'hommes agiles, souples et puissants qui se trémoussent sur toute la surface, œuvrent à sa machinerie, s'étonnent de l'endroit et de l'envers. Au-delà du seul travail somptueux sur l'esthétique du mouvement, c'est bien avec son rapport à l'espace que Bory joue avec merveille.

“

Trésors d'inventivité et de poésie

Les corps cherchent, à chaque changement de l'étonnant support, de nouveaux repères, de nouvelles perspectives, de nouveaux gestes. Le plan projette, selon son inclination, des possibilités de jeu inédites, allant du geste répétitif minimaliste jusqu'à des moments plus narratifs, aux allures de scène d'évasion ou de jeu vidéo. Ce n'est jamais pêle-mêle que l'action s'impose, mais plutôt avec la logique d'un fil que l'on déroule. La géométrie des rapports humains et des proportions scéniques se met au service d'une recherche métaphysique : le rapport

de soi au monde et aux autres. On ne sait jamais très bien si les corps sont coincés et cherchent à s'échapper, où s'ils vagabondent plus simplement et s'amuse. Sérieux et humour tendre se mêlent avec force et justesse, sans jamais avoir recours à la parole. L'esprit circassien est une source esthétique puissante chez Aurélien Bory, qui rend hommage à la beauté des corps et la difficulté des gestes. Jonglage, équilibrisme, sauts..., les acrobates sont des artistes complets cherchant à résoudre des suites de problèmes en apparence simples, mais requérant une habileté, une souplesse et un sens du rythme extraordinaires. Aurélien Bory sculpte l'insolite en lui donnant un visage résolument humain. « Plan B » est un terrain de jeu d'où jaillissent des trésors d'inventivité et de poésie. Le geste est franc, efficace ; le spectacle compact mais généreux. Rien ne semble jamais acquis : sur cette planche, le hasard du geste et le niveau de difficulté projettent l'ombre d'un danger qui attise la curiosité et donne naissance à l'émerveillement.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

Les Nuits de Fourvière

MACHINE DE CIRQUE

CIRQUE / CONCEPTION MACHINE DE CIRQUE / GRAND THÉÂTRE, 22 ET 23 JUIN

« Ils sont cinq. Cinq garçons. Ils sont seuls au monde. Leur quête : contacter d'autres rescapés à l'aide d'une étrange machine, un radeau mécanique. »

MÉCANIQUE DE LA LIBERTÉ

— par Julien Avril —

Tout commence par une faille, une erreur dans le système, un couac dans les rouages du quotidien de cette tour-machine.

Tout semblait aller pourtant comme sur des roulettes dans cette petite usine en ombres chinoises bien huilée, chaque tache succédant à une autre : inventer, formuler, décider, conditionner et livrer, communiquer avec le reste du monde par ondes... Mais il faut bien se rendre à l'évidence, plus rien ne fonctionne. Au réveil de cette nuit de crise, un homme est debout, hébété il voit choir au sol les chapeaux melons, symboles de la hiérarchie de cette société du produire qui s'est effondrée. Alors, presque en vain, il les ramasse et tente de leur redonner vie, avec pour contrainte de n'en laisser aucun à terre. L'un après l'autre, il les entraîne dans une danse jonglée, sorte d'exercice de deuil ritualisé. Après cela, les autres « habitants » de cette machine de cirque sortent également de leur cachette, apparaissant et disparaissant, dévoilant le cœur de leur dispositif, bondissant au rythme des salves d'un percussionniste. L'échafaudage revient peu à peu à la vie, comme sauvé par un massage cardiaque, chaque

bond, chaque figure, chaque coup de baguette sur le métal agissant comme un électrochoc pour réveiller et se réapproprié l'espace, se dire qu'on peut encore agir dessus. On cherche le signal radio, le lien vers l'extérieur, mais rien, ils sont bien seuls au monde ces travailleurs de la scène, sans plus de cadence à tenir ou de comptes à rendre à personne.

“

Aliénation de l'individualisme

Comment trouver alors un sens à ses gestes lorsque on a plus à répondre à des injonctions ? Comment gérer sa colère, sa peur, sa frustration, son rapport à soi-même, son désir de grandeur ? La réponse que donne la compagnie québécoise avec ce spectacle est aussi émouvante que stimulante. Celui-ci se déploie comme une formidable machine à vivre ensemble. Chaque numéro s'articule autour d'un individu ayant une énigme intérieure à résoudre, un nœud intime à dénouer, un rêve à réaliser, et c'est alors tout le groupe qui solidairement se met en quatre pour trouver une solution commune et parvenir à la prouesse. Celui-ci passe ses nerfs sur une batterie et tout ce que lui appor-

tent ses camarades. Celui-là ne peut se résoudre à choisir entre s'élever et s'avancer, ses amis mettent alors en place un système qui lui permet de se mouvoir entre verticalité et horizontalité. À cet autre, on offre une bicyclette avec laquelle il danse et retrouve la joie comme auprès d'un animal qu'on apprivoise. On permet à celui-ci de vivre un rendez-vous galant en accéléré avec une jeune femme du public, en bricolant tour à tour avec les corps et les objets un restaurant, un cinéma, une boîte de nuit. Et si la dernière tentative pour capter le signal radio reste infructueuse, ça n'a plus d'importance, puisqu'on sait à présent qu'il nous suffit de compter sur le poids et la bascule de l'autre pour nous élever dans le ciel. « Machine de cirque » est un très beau spectacle sur la liberté, celle qui se construit collectivement, comme une alternative à l'aliénation de l'individualisme. Mettre en lumière par le cirque, l'art de l'équilibre par excellence, les limites que l'on se donne, celles qui nous enferment et celles qu'il nous faut respecter, ou bien celles qu'on ne peut dépasser qu'en faisant appel à nos proches, c'est une belle façon d'enrayer la machine et de libérer notre capacité d'agir à la hauteur de notre imagination.

FOCUS —

Les Nuits de Fourvière

A SIMPLE SPACE

CIRQUE / CONCEPTION GRAVITY & OTHER MYTHS / DOMAINE DE LACROIX-LAVAL, DU 1^{ER} AU 23 JUILLET

« Tour à tour crus, frénétiques, drôles et délicats, sept acrobates de haut vol repoussent les frontières de leurs limites physiques. Ici, pas de performances maquillées et surexposées, pas de situations sur-théâtralisées. »

DU SOUFFLE ET DE LA SUEUR

— par Léa Coff —

Les Australiens de la compagnie Gravity and Other Myths défendent leur version de ce que l'on appelle désormais le nouveau cirque ; un cirque dépouillé de ses caniches savants et autres justaucorps à strass, un cirque qui se concentre sur l'essentiel : l'artiste et les possibilités que lui offre son corps.

Deux nanas et six mecs, allure de post-ado aux corps d'esthètes et aux sourires charmeurs ultra-bright : il n'en faut pas plus pour amadouer un public. La petite bande se prête tout de même à une opération séduction sous forme de compétition de corde à sauter, et ceux qui tiennent le moins longtemps à une vitesse folle se voient obligés de retirer t-shirts et pantalons. On n'en demandait pas tant. Cette mise en bouche potache a fini de séduire l'audience et une complicité indéniable s'installe dans l'enceinte du chapiteau où retentit maintenant une musique électro jouée en live par un musicien en symbiose avec les circassiens. Le coup d'envoi est lancé et les athlètes entament une série de numéros s'enchaînant à un rythme effréné, entre

joyeux bordel vertigineux et performance solo saisissante. Tels des gamins lâchés dans une cours d'école, les jeunes acrobates s'emparent de l'espace vide et repoussent les limites de l'équilibre. Les silhouettes d'acier s'agrippent les unes aux autres, deviennent supports, obstacles, filet de sécurité et s'offrent même le luxe de réinventer le trapèze et le trampoline. Ils tombent, se lancent, se rattrapent, défiant les lois de la gravité avec une décontraction quasi insolente.

“

Sensations fortes

Portés par une dynamique de groupe ultra-puissante, ils unissent leurs forces dans de périlleuses pyramides et parcours hors sol, arrogants maîtres de l'apesanteur. Le public est suspendu à leurs respirations, complètement soufflé par cet exercice d'endurance inédit, emporté par les pulsations de cette tranche de cirque décoiffé. Mais cet enchaînement de prouesses peine à se détacher de la rythmique du cirque traditionnel, alternant clowneries enfantines (détournant les classiques balles de jonglage

et sculptures de ballons) et démonstrations physiques. La recette se fait répétitive et met en évidence le défaut de dramaturgie de cette première création montée sur piles. Si l'attention du spectateur est tenue par le spectaculaire des acrobaties, l'imaginaire, lui, n'est pas franchement sollicité. On aimerait que toutes ces pirouettes nous racontent des histoires mais l'heure est plus au tour de force qu'à la poésie. La priorité a été donnée à la technique et non à l'artistique, et c'est dommage. On reste bien assis sur nos chaises, là où on attendait d'être transportés, émus. La force de la compagnie Gravity and Other Myths est d'inventer du spectacle là où il n'y a qu'un chapiteau vide et le pari est somme toute réussi. Les amateurs de sensation forte en auront pour leur argent, au plus près du souffle et de la transpiration des artistes. Aux autres restés sur leur faim, on conseillera de patienter et de suivre de près ces jeunes talents dont la seconde création « Backbone » vient tout juste de s'élancer dans les festivals européens.


SAISON 1718
À L'OPÉRA DES NATIONS

[L'espace d'une saison]

IL BARBIERE DI SIVIGLIA | LE NOZZE DI FIGARO | FIGARO GETS A DIVORCE
FANTASIO | LE BARON TZIGANE | FAUST | SZENEN AUS GOETHES FAUST
CAVALLERIA RUSTICANA / I PAGLIACCI | KING ARTHUR | DON GIOVANNI

CALLAS | VOCES | VERTIGE ROMANTIQUE

LA CLEMENZA DI TITO | NINA STEMME | SONYA YONCHEVA | RICCARDO MUTI
MARIE-NICOLE LEMIEUX | WILLARD WHITE | DOROTHEA RÖSCHMANN | MIKHAIL PETRENKO
FIGARO-CI, FIGARO-LÀ ! | ASCANIO | LE CONCERT DES LAURÉATS | COUP DE CŒUR !

ABONNEZ-VOUS !

www.geneveopera.ch
+41 22 322 5050

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

Les Nuits de Fourvière

BLED RUNNER

THÉÂTRE / CONCEPTION FELLAG
ODÉON, 24 ET 25 JUIN

(Spectacle vu au Théâtre du Rond-Point en mars 2017)

« C'est une sorte de best of, mais pas comme on l'entend habituellement. L'idée est d'organiser un voyage labyrinthique à travers toutes ces œuvres pour en cueillir les sujets les plus signifiants. »FAIRE DANSER LES MÉMOIRES
— par Agathe Charnet —

Une plaie ouverte. Une blessure jamais pansée, ou si mal, ou si peu. Alors, pour parler de la relation de la France à l'Algérie, de l'Algérie à la France, Fellag marche sur un fil. Celui, tendre et lucide, de l'humour, envers et contre tout. « Vous avez raté votre colonisation, nous avons raté notre indépendance », souligne-t-il. Alors, si « on est quitte », autant convoquer de nouveau l'Histoire, les petites joutant toujours la grande. Le comédien de 67 ans retrouve Mouloud Chalabi, son personnage fétiche, et compile dans un seul en scène d'une heure trente, une succession de sketches jubilatoires, à la frontière de deux cultures. Le spectacle de la scolarité du jeune Mouloud, d'abord française puis algérienne, est aussi comique que probant. L'écolier ne sait plus que répondre – « les Kabyles ? », « les Gaulois ? », « les Arabes ? » – à la question sentencieusement posée par le professeur : « Mouloud, qui sont tes ancêtres ? » Fellag brosse aussi un portrait doux-amer de l'Algérie de sa jeunesse. Du silence des femmes et de la misère sexuelle des hommes, se frottant dans les autobus contre les jeunes filles ou s'adossant aux murs, les yeux perdus dans le flou de leur avenir. Une des scènes les plus réussies est sans nul doute ce récit d'une fête clandestine, organisée dans le village kabyle où grandit Mouloud. La mère du petit garçon et ses voisines s'enivrent en l'absence du père et se déhanchent sans complexes au son de la radio interdite. Instant d'émancipation et de lâcher prise que la mise en scène complice de Marianne Épin incarne sur le plateau par une série de robes chatoyantes qui tournoient insolemment autour de Fellag. Une assemblée de femmes algériennes dans les années 1950 reprend soudainement vie. Toute la réussite du spectacle est là : par-delà le rire, raviver les mémoires.

BRÈVES DE BAVARDAGE
— par Victoria Estivalezes —

Conçu comme un florilège des scènes les plus mémorables des spectacles de l'humoriste Fellag, « Bled Runner » ravit autant les fidèles que les spectateurs qui le rencontrent pour la première fois. À travers une myriade de souvenirs, des bancs de l'école dans une Algérie encore colonisée, où le jeune Fellag apprend l'histoire de « ses ancêtres les Gaulois », au Cinéma des Mondes, où il visionne avec avidité westerns, films d'épouvante et comédies, à la torpeur estivale des rues algériennes, où le temps ne passe pas et où le futur comédien crève d'ennui, les spectateurs découvrent les teintes d'un humour algérien savoureux, dont Fellag leur livre quelques caractéristiques. Le ton est piquant, empreint de malice et de tendresse quand il se remémore les après-midi de fêtes et de danses clandestines organisées par les femmes du village, réunies autour du poste de radio, alors que les maris sont absents. Du profond, tombent des robes multicolores suspendues avec lesquelles l'enfant danse et échange avec poésie. Fellag confie avoir été un enfant qui ne parlait pas ou peu, ou plutôt un enfant « bilingue silence ». Le contour et la précision des souvenirs n'en sont que plus vivaces et saisissants, tant on perçoit qu'il a scruté, observé, ce qui l'entourait. Sur le plateau, l'humoriste est plutôt bavard, et alterne à l'envi une langue à l'autre, pour se jouer des quiproquos entre l'arabe et le français et parler ainsi des confrontations administratives ou identitaires sous la colonisation. Aux souvenirs d'Algérie, se succèdent ceux de son arrivée en France, reflétés dans le regard apeuré des Français qu'il croise, dont il arrive cependant toujours à extirper une puissante force marquée par le sceau du rire.

Les Nuits de Fourvière

JULIETTE ET JUSTINE, LE VICE ET LA VERTU

LECTURE / TEXTES RÉUNIS PAR RAPHAËL ENTHOVEN / GRAND THÉÂTRE, 3 JUILLET

(Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2015)

« Et si Justine et Juliette étaient la même personne ? Si la vertu de l'une et le cynisme de l'autre n'étaient que l'envers et l'endroit d'une seule âme ? Tel est le pari du montage de Raphaël Enthoven, qui met en dialogue deux visions du monde qui sont aussi dispositions de caractère. »CHEVEUX AU VENT IS THE NEW SM
— par Rick Panegy —

Huppert lit Sade, que Raphaël Enthoven fait descendre de son château de Lacoste dans un assemblage d'extraits savamment travaillé de « Justine ou les Malheurs de la vertu » et de « Juliette ou les Prospérités du vice ». Belle réussite que cette recomposition resserrée des longs textes du marquis, en faisant ressortir brillamment l'essence et l'ambiguïté. Isa a vingt ans, elle est Justine et Juliette. Ah oui, vous n'êtes pas au courant : on dit « Isa »... ou « Zaza » si vous êtes encore plus accro. A Avignon, il y a deux ans, c'était un cortège d'acquis à la cause de la

grande dame qui communiait. Pour preuve, le silence impressionnant qui régnait dans les gradins pendant les longues minutes précédant l'arrivée (tardive) de la star sur scène. Mon voisin me souffle : « Ils sont entrés en religion. » Huppert interprète les deux personnages – parfois à la limite du surjeu, on ne se refait pas – dans une lecture réussie : la preuve en est qu'on ne voit pas le temps passer. Huppert fait du public une masse tremblante, palpitante à la fragilité de la scène à laquelle il assiste : intolérable souffrance de la compassion : il nous faudra vite apprendre de Juliette !

QUELLE LEÇON DE VIT !
— par Bernard Serf —

Mademoiselle Huppert, la grande, l'incomparable Isabelle Huppert, Isabelle, la belle et la rebelle, sublime incarnation terrestre du cinéma-« Cahiers du cinéma » et du théâtre de l'Odéon, réunis. Putain (ou « mazette » si vous militez pour Civitas), c'est du lourd ! Eh bien, lecteurs de l'O, c'est foutrement (ou « merveilleusement » pour les adeptes du rite tridentin) réussi ! Impériale, arpentant majestueusement la scène dans une robe turquoise, Isabelle nous donne à entendre l'absolue singularité de Sade. Mi-ingénue, mi-garce, vierge et courtisane

à la fois, elle susurre, insinue, cajole, ensorçèle et mord. Et tout ce bloc de radicalité nous est restitué. Car Donatien n'a de cesse de nous répéter ceci : jouer, encore jouer et jouer encore c'est conchier Dieu, c'est compasser nos cyniques seigneurs, c'est foutre en l'air (ou mettre à bas pour la Fraternité de la Transfiguration) tout l'édifice de domination pour nous sortir de notre misérable esclavage. Jouir, c'est être libre ! D'autres comédiennes, et nous en avons d'excellentes, n'auraient sans doute pas démerité dans cet exercice ! N'empêche, c'est Isabelle qui l'a fait ! Isabelle, t'es trop bonne !

REGARDS

Les Nuits de Fourvière

DÉMONS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN

(Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2016)

« Au fond c'est une banale histoire entre un homme et une femme. Murés. Dans l'appartement qu'ils avaient pourtant choisi pour être au monde ; à deux. Et puis le temps. »DES MONTS D'AMOUR
— par Rick Panegy —

Oui, ça crie, ça se bat, ça se moque, ça se méprise et ça se brise. Ça s'aime aussi. Entre ardeurs et frustrations. Il y a tout cela dans les « Démons » de Lars Norén, ces « amoureux » qui ne savent pas s'aimer, ou peut-être qui ne peuvent s'aimer qu'en se déchirant dans l'ardeur d'une passion (quasiment au sens christique du mot). Les revoilà dans une version totalement affolante et allumée de Lorraine de Sagazan, qui éclate sans hésitation le huis clos de l'auteur suédois pour en faire un espace de vie et de folie doublement délicieux. Délicieux, car il laisse la part belle à deux excellents comédiens, Lucrèce Carmignac et Antonin Meyer Esquerré, au talent comique indéniabile et remplis d'une énergie et d'une capacité à im-

proviser remarquables. Ils occupent la scène avec une autorité certaine, et un naturel qui renforce le malaise ironique d'un couple sarcastique, exprimant son amour dans l'humiliation et la violence. La metteuse en scène invente le huis clos amoureux collectif : dans un dispositif bifrontal, elle propose un théâtre quasi participatif, où le public est ici partie prenante du récit (il fait partie des « invités », en guise de deuxième couple dans le texte de Norén). Placé dans une position de déclencheur cathartique, le public, inclus dans la dynamique du malaise amoureux, n'en rit pas moins de la situation qu'il observe en voyeur consentant... et dont il est l'instigateur, le complice ou l'hypothétique miroir.

Le couple est un objet privilégié sur lequel s'exerce le cynisme du regard, l'art se métamorphosant alors complaisamment en un jeu de massacre savamment orchestré. Les exemples d'une telle approche sont innombrables, et à cette tendance, le théâtre n'échappe pas, en témoigne cette adaptation pas si lointaine des « Scènes de la vie conjugale » par le Tg Stan : œuvre virtuose mais sans ampleur, dans laquelle les spectateurs, par leur rire, se retrouvent les complaisants et involontaires complices d'artistes-démiurges. C'est ce que l'on pouvait redouter de cette adaptation de Norén, puisqu'on y voit un couple qui aime à se faire mal et pour lequel la frontière entre l'amour et la haine n'est plus bien claire.

C'est aussi un couple cruel envers les autres, cannibale aussi, qui vampirise et instrumentalise son entourage pour satisfaire sa pulsion de cruauté. Or, cet entourage, c'est précisément le public qui l'incarne. C'est par là que se justifient les nombreuses adresses faites à la salle ; procédé éculé qui trouve pourtant ici une véritable justification dramaturgique. Au-delà de cette intelligence de mise en scène, Sagazan parvient à s'émanciper de la trop conventionnelle critique misanthropique, notamment grâce à un Antonin Meyer Esquerré dont la voix douce et taquine semble contredire la violence perverse et narcissique du propos.

Les Nuits de Fourvière

CAMILLE

MUSIQUE

GRAND THÉÂTRE, 20 JUILLET

« Tour à tour espiègle et grave, turbulente et recueillie, virtuose et vulnérable, elle reste cette funambule qui, sur scène, en appelle aux vertiges sans cesse renouvelés du chant, des sens, du son. »AMOR / A-MORT
— par Sébastien Descours —

2002 : choc sur FIP, une voix, une présence, un soc. Une jeune étudiante de Sciences-Po profite de son travail de fin d'études pour construire un objet-talent, explosion annonciatrice d'une vie sans concession, d'une absence de mort. Loin des « douleurs » retenues par les médias perplexes, j'entends un talent mozartien, un de ceux qui ouvrent une porte sur un humain neuf, transcendant. Fraternité de la singularité, joie de la fin de la solitude : quand elle chante « Tombé du ciel » avec Arno, rien ne peut être autre. Elle confirme vite par une pirouette (Nouvelle Vague : bossa nova revue, presque réinventée) puis cette réconciliation bachienne de la note unique basse cont(e)inue (« Le Fil »). Peur de rien je vous dis quand l'urgence de la passion et la joie du faire deviennent impérieuses et vitales. À partir de là, exploration et rencontre avec un public toujours plus participant à ces moments de grâce : La Villette résonne encore de la vitalité heureuse de cet elfe orange qui séduit gros mastars et chanteuses rythmées. Ce soir-là, elle offrira son concert à tous ceux qui le veulent, en téléchargement. Rupture : elle prolonge ad libitum l'expérience unique de cette rencontre affolante. Chapelle des Récollets, je suis assis en bord de scène, penchant la tête à chaque fois que l'immense ampoule frôle mon crâne, elle chante à nu dans une salle si petite qu'à certains moments, tendre la main suffirait pour la toucher. Mais déjà,

l'enfant à naître, l'enfant né consacre une transcendance, une religiosité où l'être qui me chante les yeux dans les yeux désire m'entraîner. Abandon. Versailles, chapelle encore, pieds nus, les frontières s'abaissent, plus rien n'est interdit, explorer, explorer encore, figure de proue d'une voix parcourue, travaillée, acceptée, chérie. Cet immense étonnement de cette voix qui semble sans limites d'exploration. Le divin est à portée. Puis, plus rien, des échos tant de pertes que d'irruptions de vie qui conduisent au repli, à la maturation, au temps lent. Tête chercheuse en train de chercher. Un peu de théâtre, un peu de film d'animation, rien ne semble interdire mais « dis, quand reviendras-tu ? ». 2017 : « OUI » : Musiques complexes, construites, voix à maturité, rythmes fondus en une prière. Et puis ce retour au public, à l'autre, à celles et ceux qui la suivent jusque dans les rues de Montmartre, a cappella, religieux encore. Dans ces monastères et ces chapelles. Aux Nuits de Fourvière : vraie bénédiction, lieu de toutes les fois, du druide au catholique en passant par les Romains et les catholiques. Lieu d'étoiles, de pierres encore chaudes de cette journée d'été, corps serrés pour mieux écouter, caresse des âmes et communion. L'inverse de la mort, la puissance de l'amour, le Vrai. a-Mort, a privatif de mort et puissant de vie. OUI Amor...

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

EN BREF

Les Nuits de Fourvière

BENJAMIN CLEMENTINE

Clementine traîne ses guêtres esquinées dans Paris depuis le début des années 2010 et sa traversée du Channel. Le jeune Anglais de 28 ans, découvert dans la rue, a su prendre ses distances avec la griserie médiatique : des tournées, une collaboration avec Gorillaz, mais pas grand-chose d'autre depuis 2015 et la sortie de son premier album. Jusqu'à ce single « Phantom of Aleppoville », inspiré par la lecture de Winnicott sur les traumatismes de l'enfance : construction élaborée, boucles lancinantes, inspiration baroque et piano néo-romantique, texte remuant les entrailles... voilà la porte d'entrée idéale pour découvrir l'univers mélancolique du songwriter sous les étoiles de Fourvière. **M.D.**

CONCERT, LE 29 JUIN
— GRAND THÉÂTRE —

Les Nuits de Fourvière

RENAUD GARCIA-FONS

On avait déjà parlé de Garcia-Fons dans « I/O » à l'occasion de sa venue au festival Vagamondes de Mulhouse au mois de janvier, comme larron de « Strange Strings » avec Vincent Segal et Ballaké Sissoko. Le voici en tournée pour la sortie de son album « La Vie devant soi ». Entre contrepoint baroque, mélodies debussyennes et arabesques de gammes hispaniques ou orientalisantes, le contrebassiste virtuose déploie un étonnant mélange d'ambiances : chanson rétro, folklore upbeat, jazz contemporain... Qu'elles soient frottées, pincées ou frappées, les cinq cordes de sa contrebasse chantent une fusion heureuse entre l'Orient et l'Occident. Accompagné avec minutie à l'accordéon par David Venitucci et alternativement à la batterie et au vibraphone par Stephan Caracci, Garcia-Fons est un personnage d'une douceur et d'une humilité infinies, s'excusant presque d'être là à délivrer ses envoûtantes mélodies. Point d'orgue, la magnifique ballade « Le Long de la Seine » a des accents tendres et michellegrandiens. **M.D.**

CONCERT, 25 JUILLET
— GRAND THÉÂTRE —

Les Nuits de Fourvière

SANTA MADERA

« 1, 2 et 3 » : cette valse à trois corps laisse au sol une cartographie imaginaire : lignes tracées par la roue Cyr, empreintes de mains et de pieds. Une chorégraphie du territoire où le paysage sonore, savant mélange des bruissements de la roue et d'enregistrements évoquant le Chili, le Costa Rica, l'Italie ou la France, imagine ce multiculturalisme cher aux deux artistes. Jouant de leurs similarités et de leurs différences, ils partagent leurs interrogations sur la religion, le paganisme et l'identité. Ils déclinent sur le plateau la violence, le pardon, la complicité, à l'image de ces rituels anciens convoquant l'invisible. **M.S.**

CIRQUE, LE 8 ET 9 JUILLET
— DOMAINE DE LACROIX-LAVAL —

LOLA GONZALEZ

Les courants vagabonds, en physique, ce sont ces parasites électriques véhiculés par des matériaux conducteurs, sorte de matière errante qui se glisse dans les interstices du réel. Ainsi sont ces fantômes qu'évoque le magnifique film de Lola González, âmes surgissant dans les sources d'eau et dont on ne sait, comme dans la série « Les Revenants », s'il faut s'en inquiéter ou en espérer une illumination collective. Le prisme d'un pseudo-reportage, commenté par deux journalistes, permet d'ajouter une dimension supplémentaire à cette inquiétante étrangeté qui fusionne plusieurs niveaux de réalité. Le court-métrage envoûtant de la jeune artiste et vidéaste, née en 1988, a été filmé et diffusé au MAC Lyon, et il justifie dix fois plus d'y faire un détour que la décevante exposition « Los Angeles, une fiction » **M.D.**

FILM, JUSQU'AU 9 JUILLET
— MAC LYON —

NOBODY

L'entreprise, un havre de paix épanouissant ? Pas vraiment pour Cyril Teste, qui scrute à la loupe les dérives du monde de l'entreprise dans « Nobody ». Par le biais d'un collage pertinent de plusieurs textes de Falk Richter, le plasticien expérimente son concept de « performance filmique » en superposant avec un art consommé du montage le théâtre et le cinéma. Une hybridité transdisciplinaire glaçante et bien sentie, servie par une belle brochette de jeunes acteurs prometteurs (Mathias Labelle en tête). **T.NHR.**

THÉÂTRE, JUSQU'AU 17 JUIN
— THÉÂTRE DES CÉLESTINS —

PLUS DE NUITS...

« Le Schpountz », par la Comp. Marius

« Portrait cruel, tendre et drôle d'Irénée Fabre se rêvant vedette de cinéma depuis son village natal à qui une équipe de tournage, amusée par sa prétention, fait signer un contrat bidon. »
Odéon, du 17 au 18 juin, 20h.

« L'Espace Furieux », par Aurélien Bory

« Un spectacle, pour et avec les étudiants de la 76e promotion Jalila Bacchar-Fadhel Jaibi, d'après la pièce de Vaïère Novarina. »
Théâtre Terzieff ENSATT, du 26 juin au 7 juillet, 20h.

« La dernière saison », par le Cirque Plume

« Aujourd'hui, la nature, le vivant, le sauvage sont devenus des objets. À détruire ou à consommer... Le Cirque Plume s'empare de la forêt, de la neige et du vent. À sa façon, dans le rire et la fragilité, en actes de cirque et de musiques. Un poème à partager. Une dernière fois. »
Parc de Parilly, du 30 juin au 5 août, 20h30.

Ateliers cirque

« Jonglerie et manipulation d'objet, mât chinois, acrobaties, jeux d'équilibre, agrées aériens... Venez circuler librement entre les différents ateliers et vous initier aux arts du cirque selon vos envies ! »
Domaine de Lacroix-Laval, du 1er au 16 juillet.

Cinéma sous les étoiles

« Des projections à ciel ouvert de films liés au cirque auront lieu à proximité du lieu d'implantation des chapiteaux. Le choix s'est porté sur des films du début du siècle à nos jours. »
Domaine de Lacroix-Laval, La Grange, du 1er au 22 juillet, 22h.

Apéritifs musicaux

« Un groupe de la région vient animer la terrasse de l'Etoile Rouge avec un concert gratuit. Musiques et chants du Brésil ou d'Irlande, de la Nouvelle-Orléans ou de Naples, d'Algérie ou d'Arménie, fanfares et orchestres de rue, ensemble de chambre... »
Domaine de Lacroix-Laval, du 4 au 23 juillet, 18h30.

« Les Tragédies de juillet », par Gwenaël Morin

« En traversant le regard, la pensée, sur un ensemble de situations écrites par Sophocle, Eschyle et Euripide dans une traduction nouvelle et en les confrontant pour en épouser les lignes de fusion et de fracture, Morin exhume des réalités d'une modernité déconcertante. »
Théâtre du Point du jour, du 7 au 29 juillet, 20h (29 juillet à 5h).



OPERA de LYON

VIVA LA MAMMA!
ORCHESTRE ET CHŒURS
DE L'OPÉRA DE LYON

L'OPÉRA
DE LYON
SUR GRAND ÉCRAN

AUX NUITS DE FOURVIÈRE
GRAND THÉÂTRE ANTIQUE

GRATUIT

SAMEDI 8 JUILLET
21H30

RÉSERVATION CONSEILLÉE
04 69 85 54 54

Réalisation :

telmondis

En association avec :

Ambray en Bugy

THORON

CINÉMA LE QUAI DES ARTS

BELLÉGARDE

champs

FLEURY-MERZEAU

VILLE DE FOURVIÈRE

la Chaylard

nuits de fourvière

MONTELUZAN

St Quentin Fallavier

VILLE DE LYON

La Région

GRAND LYON

Avec le soutien de :

KOUTASSER

CIC

Fondation

Partenaires :

france 3 Médias

Rhone Alpes

TOUT LA NUIT

L'OPÉRA NATIONAL DE LYON EST CONVENUÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION LA VILLE DE LYON, LE CONSEIL RÉGIONAL AUVERGNE RHÔNE-ALPES ET LA MÉTROPOLE DE LYON.

CRÉATIONS

23 RUE COUPERIN

THÉÂTRE / CONCEPTION KARIM BEL KACEM
THÉÂTRE SAINT-GERVAIS (GENÈVE)

« Alors que la France prend la mesure de sa désastreuse planification des cités, le metteur en scène revient dans le quartier qui l'a vu grandir. »

— par Marie Sorbier —

« J'ai eu tort, je suis revenue dans cette ville au loin perdue où j'avais passé mon enfance. » Comme Barbara, Karim Bel Kacem franchit le Rubicon et revient dans cette cité d'Amiens Nord où il est né et a appris à vivre jusqu'à ses 17 ans. Chimère à tête d'oiseau, corps de metteur en scène et cœur d'enfant des cités, il dresse un portrait sonore et visuel de ces lieux à forte charge émotionnelle. Sa destruction prochaine comme prétexte, le plasticien explore les paysages familiers, teinté d'une nostalgie en retrait, prêt à déchirer doucement le voile des souvenirs. Tout commence pourtant dans le vacarme. L'effondrement prédictif de ce qui a abrité tant d'histoires ne peut générer que fureur et feu, une apocalypse de quartier qui laisse comme décombres un amoncellement de Kapla. Ce n'est pas cependant un discours catastrophiste sur la réalité des banlieues ou pire, la vision condescendante de celui qui en est sorti sur ceux qui sont restés, mais un jeu formel et toponymique qui permet un propos sensible et panoramique. Car ce sont les pigeons qui invitent à cette exploration, habitants illustres de ces cités qui y ont laissé une empreinte indélébile, leur nom. Le quartier du pigeonnier donc se découvrira par l'œil éponyme, et, un peu comme dans le roman de Wajdi Mouawad, « Anima », les animaux en présence délivrent leur vérité sur l'histoire en cours, une prise de vue en direct à tire d'aile. De même, l'hommage aux huit barres passera par leur nom, chacune s'élevant sous le patronage d'un fameux compositeur, Mozart, Ravel ou Messager. Donner un nom, c'est acter l'existence et lui donner une couleur. Choisir de rendre signifiant sur un plateau l'ironie innocente de ces choix incongrus de baptême, c'est, en concentré, tout ce que le metteur en scène souhaite garder en mémoire (la sienne, et désormais la nôtre). Des ruines prophétiques s'élèvent alors leurs musiques, portées par l'Ensemble Ictus (toujours fidèle au grand rendez-vous), qui déclenchent l'irréversible passage au réel. Car ce qui était théâtre dans la première partie finit par se concrétiser ; la voix off s'incarne et le masque de volatile s'efface au profit de becs et de plumes en chair et en mouvements. Comme pour surligner la nécessité qu'enfin, les vœux de rêves, d'espoir et de poésie de Malraux proclamés lors de l'inauguration de la Maison de la culture d'Amiens en 1966, entendus en incipit, prennent chair eux aussi. La fable, innervée par la musique, devient l'Histoire. L'histoire individuelle devient un futur passé commun.

SALOMÉ

OPÉRA / MISE EN SCÈNE IVO VAN HOVE / DUTCH NATIONAL OPERA (AMSTERDAM)

« La psychologie moderne sur une scène d'opéra est marquée initialement par l'oeuvre majeure de Richard Strauss, Salomé. C'est une pièce puissante, une coulée de lave inexorable de violence et de sexe. »

LE MYSTÈRE DE L'AMOUR EST PLUS GRAND QUE CELUI DE LA MORT

— par Lola Salem —

À travers « Salomé », Strauss pose, avec un sens aigu de l'urgence tragique, le défi de la représentation du monstrueux et du morbide. L'érotique se mêle au religieux pour former une pulsion de mort plurielle : les paroles du prophète Jochanaan envers l'incestueuse Hérodias ; le désir incontrôlable de sa fille Salomé pour ce même homme ; les regards lubriques du Tétrarque envers sa belle-fille et nièce. Les personnages de la pièce d'Oscar Wilde se trouvent teintés des questionnements d'une société nouvellement initiée à la psychanalyse et en prise conflictuelle avec son passé. Ces thèmes, et plus particulièrement le défi dramaturgique de la représentation de la mort sur scène, Ivo van Hove les a déjà abordés, de près ou de loin, au cours de sa florissante carrière. Ici, à travers le prisme de cette forme opératique ramassée, son

geste se fait précis. Ses idées, simples mais efficaces, subliment le jeu scénique et vocal. On retrouve des éléments de sa grammaire scénique – notamment la projection vidéo – parfaitement insérés dans une intrigue placée en un temps plus moderne, mais toujours parfaitement travaillée par l'angoisse de la perte. Le flamboyant casting prolonge très loin son intention. La prouesse technique de Malin Byström (Salomé), qui endosse ce rôle de soprano dramatique avec brio, est bouleversante. La précision des consonnes et l'expressivité des jeux d'acteurs(trices) sont très justes. Il ne sera également pas superflu de saluer les performances de Lance Ryan (Hérode), Doris Soffel (Hérodias) ainsi que Peter Sonn (Narraboth), bluffant en officier transi, usant d'une pureté vocale et d'une richesse de timbre splendides. Avec Daniele Gatti à la baguette du Royal Concertgebouw

Orchestra, la partition se réanime de manière saisissante. Ainsi, Salomé trouve ici une dimension spectaculaire qui s'incarne dans un oxymore des plus terribles ; tel un fruit gâté, la désirable princesse de Judée fait exploser au grand jour une hubris dévorante. Quel dommage que le personnage du prophète (Evgeny Nikitin) semble moins abouti. Plus lourde et moins convaincante sur scène, cette figure de la foi interroge. Si Ivo van Hove brouille volontairement toute tentation de manichéisme, ici réside un point moins clair de sa mise en scène. La représentation du meurtre final avec son filet d'hémoglobine, elle aussi, défait quelque peu la subtilité qui était alors à l'œuvre. Cependant, avec le climax de la danse des sept voiles et le baiser volé sur les lèvres du mort, la pièce garde jusqu'au bout une puissance jubilatoire transcendant.

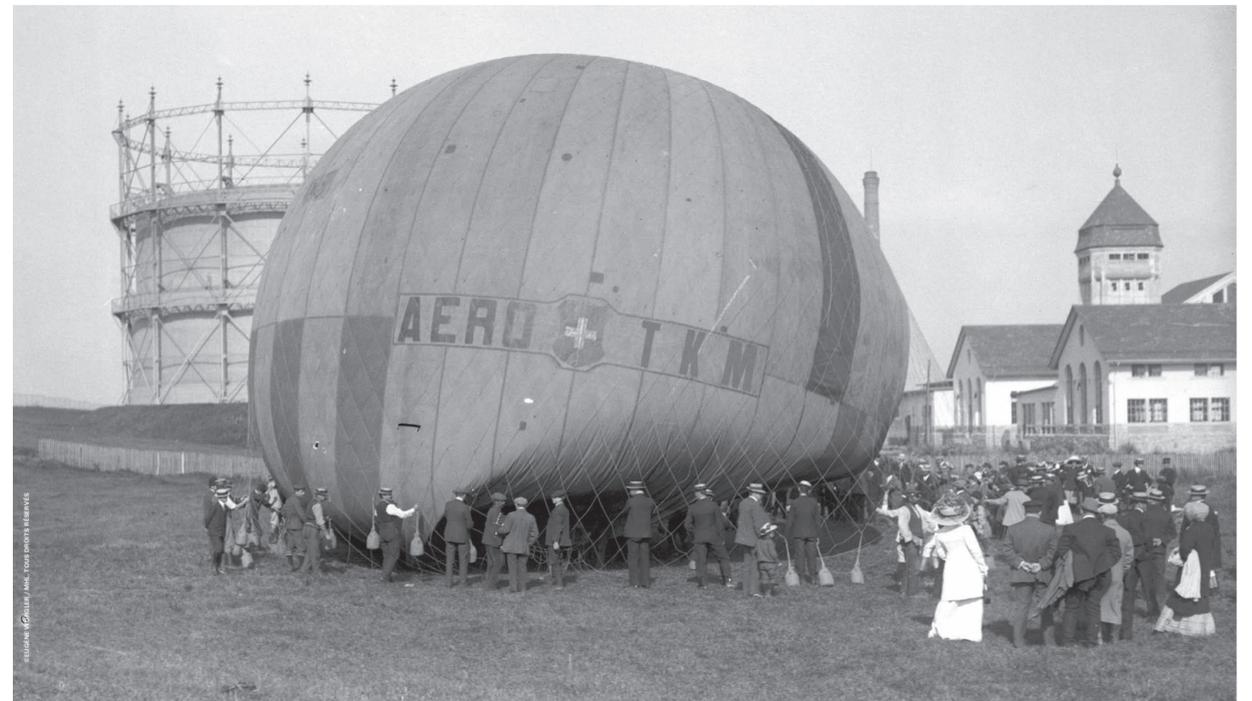
ROCCO ET SES FRÈRES

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE SIMON STONE
THÉÂTRE DES CÉLESTINS

« Avec le plateau pour ring et la boxe comme seul espoir d'ascension sociale, la vie des frères Parondi s'apparente à un sport de combat. »

— par Christophe Candoni —

Encore trop peu connu en France, Simon Stone a présenté au mois de mai aux Célestins de Lyon une adaptation sportive et musclée de « Rocco et ses frères », le chef-d'œuvre de Luchino Visconti. Créée en octobre 2015, la production vient de Munich et est interprétée par les formidables acteurs des Kammerspiele. Dans une mise en scène et une interprétation « coup de poing », c'est entre un ring de boxe et une salle de sport que se sont joués les déchirements d'une famille éclatée. Comme Ivo van Hove, Thomas Ostermeier ou encore Johan Simons avant lui, Simon Stone se fait un habile adaptateur de films au théâtre et se hisse d'emblée presque à la hauteur des grandes pointures précitées. De « Rocco et ses frères », il ne cherche pas à en retranscrire ou copier l'image. Juste fidèle à l'intrigue et aux personnages du réalisateur italien, Simon Stone réinvente tout. Il extrait Rocco de ses magnificences au profit d'une forme plus brute, plus sèche, plus âpre, à l'image des dialogues réécrits dans un langage particulièrement cru d'aujourd'hui. Le geste permet de délivrer une version tout à fait contemporaine, pertinente et percutante, du film sorti en 1960. Un monticule de valises, de duvets, de sacs proéminents, des corps comateux et entassés dessus, des êtres fragilisés dans un hall d'aéroport ou la promiscuité d'une chambre dortoir, la première séquence du spectacle n'est pas sans rappeler d'entrée de jeu les images documentaires des migrants qui font l'actualité. Le film de Visconti parle de déracinement, de l'exode d'une famille qui fuit la misère dans l'espoir de se réaliser à la métropole. Sur la scène volontairement dépouillée, la ville est un désert urbain où trône la carcasse d'une voiture calcinée. Simon Stone accentue la dimension sociale du mélodrame viscontien qu'il fait résonner sur le plan politique comme dans le champ de l'intime. Sans romantisme naïf, s'exprime le besoin d'émancipation individuelle, de reconnaissance. Le désir, la passion, la violence, la cruauté culminent dans une direction d'acteurs hyper précise et physique. Le corps est roi chez Simon Stone. Il se livre sans détours comme un moyen d'affranchissement et d'affirmation de soi. Le rythme effréné de la représentation et la dépense énergétique des acteurs tous excellents (Thomas Hauser, Franz Rogowski, Samouil Stoyanov et Brigitte Hobmeier, sublime prostituée pathétique) servent la lutte vitale, insolente et bouleversante des personnages viscontiens.



19.09 – 08.10.17 ROMÉO ET JULIETTE

William Shakespeare / Omar Porras

01.10.17 LA VOIX HUMAINE

Jean Cocteau / Francis Poulenc / Lorenzo Malaguerra

19 – 21.10.17 LABIO DE LIEBRE

Fabio Rubiano Orjuela

14.11 – 03.12.17 LA DERNIÈRE BANDE

Samuel Beckett / Dan Jemmett / Omar Porras

03.12.17 CENDRILLON, AVEC MA SŒUR...

Jacob et Wilhelm Grimm / Sergueï Prokofiev / Alexandre Ethève

07 – 10.12.17 COURIR

Jean Echenoz / Thierry Romanens et Robert Sandoz / Format A'3

15.12.17 BAL LITTÉRAIRE LATINO

Dominico Carli / Odile Cornuz / Emanuelle Destremeau et Fabrice Quiot

16 – 28.01.18 FRÈRES ENNEMIS (LA THÉBAÏDE)

Jean Racine / Cédric Dorier

01.02.18 LE KATHAKALI OU DRAME DANSÉ DU KÉRALA

Conférence / Brigitte Prost

02.02.18 KATHAKALINARAKASURA-VADHAM

Compagnie Prana

03.02.18 KATHAKALI KALYANA SAUGANDHIKAM

Compagnie Prana

08.02.18 VIRTUOSES DU SHEHNÄÏ INDIEN

Sanjeev / Ashwani et Anand Shankar

09.02.18 CHANTS DÉVOTIONNELS DU SUD DE L'INDE

Bombay Jayashri

11.02.18 CHANT ET SITAR VIRTUOSES DE CALCUTTA

Debapriya & Samarwaya

27.02 – 18.03.18 L'ILIADÉ, LE CHOIX D'ACHILLE

Domenico Carli / Michel Voïta

23 – 25.03.18 ON N'EST PAS LÀ POUR SE FAIRE ENGUEULER

Boris Vian / Eric Jeanmonod

17 – 22.04.18 LA MÉNAGERIE DE VERRE

Tennessee Williams / Daniel Jeanneteau

26.04 – 06.05.18 CYRANO DE BERGERAC

Edmond Rostand / Jean Liermier

23.05.18 BACH

Cédric Pescia

25.05.18 BACH

Cédric Pescia

26.05.18 DEBUSSY / CASADESUS / RAVEL / DUPONT

Severin von Eckardstein

29.05.18 BRAHMS / SCHUBERT

Ran Jia

01.06.18 BOULEZ

Cédric Pescia et musiciens

RENENS — SUISSE

DIRECTION OMAR PORRAS

TKM Théâtre Kléber-Méleau
Ch. de l'Usine à Gaz 9 / CH-1020 Renens-Malley / T.+41 (0)21 625 84 29 / billetterie@tkm.ch / www.tkm.ch

Les Nuits de Fourvière

MOT D'ARTISTE

POURQUOI J'AI CHOISI D'ADAPTER IBSEN

— par Lorraine de Sagazan —

« La pièce illustre bien le contraste entre la morale de la sphère domestique privée – qu'on attache traditionnellement au sexe féminin et qui se centre sur les notions de responsabilité et de soin – et la morale dite "masculine" de la sphère publique, orientée par les principes du devoir et de la justice. Mais ce qui m'intéresse c'est où nous en sommes de ces paradigmes en 2017. C'est la raison pour laquelle – après avoir travaillé pendant un mois sur la version originale d'Ibsen, dont la violence du propos m'a semblé dépassée –, j'ai choisi d'adapter sa pièce et de proposer une redistribution des textes de Nora et de Torvald. À partir des études sur le genre et de recherches sur les déterminismes socioculturels, j'ai décidé d'inverser les rôles pour réfléchir à la morale actuelle et recréer la déflagration initiale. Dans cette version, Nora gagne sa vie et Torvald, licencié depuis peu, garde la maison et les enfants. Un couple de notre temps – pourquoi pas –, un couple qui s'aime vraiment. Mais ce couple explose aussi. Les inégalités semblent s'atténuer, mais une violence latente et le conditionnement social, culturel et psychologique menacent nos identités et notre liberté à exister. Les rapports de domination sont dissimulés, nous n'arrivons toujours pas à nous en départir. "Nul n'est plus esclave que celui qui se croit libre sans l'être" (Goethe). Avec ce travail, je veux parler de la difficulté pour les êtres d'aujourd'hui à faire des choix qu'ils assumeront pleinement et de l'injustice et de la violence des nouveaux cadres qui nous étouffent toujours. Les débats vi-

rents qui sont apparus récemment à propos des études de genre par exemple m'ont interpellée et inspirée à ce sujet. Le couple doit être libre de s'aimer librement d'un amour libéré. Je cherche donc à retrouver l'essence et la nécessité de la parole d'Ibsen aujourd'hui et à questionner le monde dont je suis héritière. Je crois que c'est une erreur de croire à l'objectivité d'un texte, chacun en est l'interprète qui invente sa vérité. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'être un témoin historique mais un témoin du vivant, du rapport entre les hommes. Je crois au spectateur intelligent, sensible. Je crois aussi au metteur en scène comme penseur, analyste des comportements humains qui propose un axe de réflexion au-delà du miroir. Un théâtre comme laboratoire de vérité où ce qui est habituellement innommable et caché est enfin exposé. Peut-être pour nous permettre de devenir plus humains. Si je désobéis aux auteurs que je choisis, si j'ouvre les veines de leurs textes, c'est toujours pour tenter d'en faire résonner l'émotion et la violence qui se dégagent. Ivo Van Hove dit à ce sujet : "Mettre en scène une pièce du passé implique de recréer la déflagration qu'ont ressentie les spectateurs le soir de la première." Le théâtre est un art au présent. Qui selon moi doit parler aujourd'hui comme s'il venait de s'écrire. En cela, c'est une expérience politique, potentiellement contestataire et sans consensus. Rien n'est interdit à la représentation. Vivons ! »

Lorraine de Sagazan est metteuse en scène et présente « Une Maison de poupée » et « Démon » aux Nuits de Fourvière.

Les Nuits de Fourvière

LE DESSIN

FAIRE DU TOBOGGAN SUR LES BUILDINGS AVEC BORY

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°62 — 15.06.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Agathe Charnet, Léa Coff, Sébastien Descours, Mariane de Douhet,

Baptiste Drapeau (illus.), Victoria Estivaleres, Augustin Guillot, Lola Salem, Rick

Panegy, Bernard Serf.

Photo de couverture © Marinka Masséus Photography

LE FAUX CHIFFRE

0,3%

C'est la probabilité de voir un jour
Laurent Gerra créer une perfor-
mance avec Marina Abramovic

L'HUMEUR

« Le quatrième mur est une notion qu'il convient d'abattre par tous les moyens... Qu'il tombe – et qu'il emporte avec lui beaucoup de nos étant donné ! »

Valère Novarina

AGENDA DES FESTIVALS

Latitudes Contemporaines

« Fondée en 2003, l'association Latitudes Contemporaines a créé un festival voué aux nouvelles formes du spectacle vivant dans lesquelles le corps tient une place importante. »

Hauts de France, du 7 juin au 9 juillet

Festival de Marseille

« Spectacles de danse, théâtre, concerts, installations, performances, cinéma, rencontres et fêtes sont au programme de son temps fort festival qui se déploie dans la ville : 3 semaines de rencontres et d'échanges autour d'œuvres d'artistes engagés, où se croisent et s'interrogent des chemineurs artistiques et des visions du monde. »

Du 15 juin au 9 juillet

Montpellier Danse

« Plus de 300 compagnies venues du monde entier, des dizaines de spectacles par jour pendant près de 10 jours, des créations, des documentaires sur l'histoire de la danse, des cours de danse en plein air, des apéros-débats sur les spectacles... »

Du 23 juin au 7 juillet

EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

REPORTAGE

— par Julien Avril —

Me voilà à Dijon pour raconter aux lecteurs de « I/O Gazette » la dernière édition du festival Théâtre en Mai.

Et comme je ne reste qu'une seule journée, je me dépêche et me rends d'abord à l'Atheneum pour découvrir « Effleurement » par la compagnie Pétrole. Sur scène, comme tout droit sorti d'un film d'Almodovar période crise de nerfs et talons aiguilles, un salon de coiffure, terrain miné où vont se retrouver la mère et la fille le temps d'une couleur et d'une coupe de cheveux. Mais si cet intérieur acidulé est déjà très intrigant, c'est pourtant le hors-scène qui excite le plus notre curiosité. Les informations nous sont livrées au compte-gouttes dans un texte où le lyrisme côtoie la plus grande trivialité. Tout se joue dans les interstices, les blancs laissés par la radio, les voisins bruyants, les courtes absences. Est-ce la guerre au-dehors ? Quelle est la vie de ces deux femmes et quelles tempêtes ont-elles traversées ensemble ? On en vient à se demander si tout cela n'est pas qu'un songe ou un trip, tant le traitement du son et les jeux de lumières nous attirent hors de tout réalisme. Pour moi, cette obscurité volontaire, cette énigme perpétuelle est une prouesse. Elle fait tourner notre imagination à plein régime, malgré les quelques pertes de rythme. Le sens de nos vies, de nos relations sont comme un flux de paramètres impossible à rassembler et dont l'essence ne peut être qu'effleurée du bout des doigts. En quelques enjambées, je rejoins le théâtre Mansart et j'assiste à « Cannibale » du Collectif X. Une très belle histoire d'amour au-delà de la mort. Il est très

agréable de constater qu'enfin on peut représenter un drame qui se joue au sein d'un couple homosexuel sans que l'homosexualité en soit le sujet. Ici, c'est le cancer qui frappe et les amants décident de s'isoler dans un chalet pour vivre leurs derniers instants ensemble. Dans un dispositif ultra-réaliste qui flirte avec le feuilleton, chaque scène est comme un épisode où se déploie tel ou tel enjeu : comment rester vivant quand la mort s'annonce, et surtout comment préserver la présence de l'autre une fois son corps disparu ? Très belle façon de rentrer dans le concret de la mort de l'être aimé que de le faire exister sur scène, ce concret, dans un quotidien amoureux vivant, des légumes à la plancha aux cigarettes en passant par la douche, des engelures aux étreintes, tout est sensible et d'une grande finesse.

“

Faire dialoguer les esthétiques

Incapable de me décider entre les deux spectacles qui se jouent à 20h, ma pièce de 50 centimes choisit pour moi « Le Temps et la chambre » au Grand Théâtre. Bonheur d'entendre à nouveau ce texte et de ressentir toujours la même force de maîtrise chez Françon. Tout est ambigu dans cet habile chemin inverse de l'ordre olympien vers le chaos, tout est dangereusement voluptueux aussi. Les mots de Botho Strauss sont des charges explosives posées aux quatre coins du plateau qui n'attendent que leur détonateur Marie Steuber, magnifique Georgia Scalliet. Françon traite ce mouvement paradoxal de la

façon la plus lisible qui soit. L'espace est monumental, et sa solennité entraîne les acteurs vers les exubérances les plus folles, comme des électrons dans un accélérateur de particules. Au Parvis Saint-Jean, les participants du festival se retrouvent pour faire la fête. Au loin, l'écho d'un karaoké me fait bien envie. Je retrouve Benoît Lambert et je l'interroge : j'ai vu trois spectacles aujourd'hui, trois drames. Où sont les écritures de plateau, les formes narratives ou post-dramatiques ? « Il y en a aussi », me répond le directeur du théâtre Dijon-Bourgogne. Mais il ajoute qu'inconsciemment la programmation s'articule souvent autour de la figure du parrain de l'édition, Alain Françon en l'occurrence. « Il faut laisser les pièces faire, disait-il ce matin lors de la "Conversation", et c'est aussi intéressant d'entendre ça aujourd'hui. » Il réaffirme la volonté du festival de faire dialoguer les esthétiques nouvelles et celles plus installées, sans concurrence mais plutôt dans l'espoir de faire naître la controverse. « On ne risque pas de planter sa carrière à Théâtre en Mai, plaisante-t-il. Tout le monde est bienveillant, du coup les artistes peuvent faire preuve de plus d'audace, de radicalité. » En mai, fais ce qu'il te plaît, donc. Une parenthèse bourguignonne, un cadre pour éprouver les formes et les visions avec le public ou dialoguer entre artistes et pouvoir finalement, pour une fois, vraiment parler de théâtre.

Festival Dijon en mai, du 19 au 28 mai 2017

AINSI VA LA CORSE

REPORTAGE

— par Jean-Christophe Brianchon —

C'est un festival comme il ne peut en exister qu'en Corse, dans cette cité de Bastia, peuplée de marins-montagnards aux idéaux parfois empuissés par les vents chauds de la Serra di Pigno et que seule l'eau claire de la mer Tyrrhénienne semble capable de nettoyer.

Un festival contradictoire, donc, mais ancré dans son monde, surtout. Et pourtant, les vents de l'intérieur aux relents protectionnistes soufflent fort sur le port de la ville, il n'était pas gagné de parvenir à proposer aux Corses et aux continentaux de passage un instant d'art ouvert sur le monde. Ce n'était pas gagné, alors même que le besoin s'en faisait de plus en plus ressentir. Car qui d'autre que Robin Renucci et sa formidable Aria, qui fête ses 20 ans cette année et dont nous parlerons dans une prochaine édition, propose de faire vivre le paysage culturel corse ? Évidemment, il bouge seul par lui-même ce paysage, mais il est justement bien trop évident que l'île regorge de talents pour les laisser ainsi s'évaporer sans initiative collective qui leur permette de devenir matière en allant au-delà de la simple marotte de certains pour le « parler corse ». C'est donc ce à quoi sont en train de s'atteler Hélène Taddei-Lawson avec Pierre Savelli et Delphine

Ramos, pour la ville de Bastia. Malgré les conservatismes et les désirs parfois contradictoires de chacun, c'est effectivement un véritable festival qui peu à peu prend forme pour cette 13^e édition. Son objectif qui est de mettre ensemble sur une même scène les créations insulaires, nationales et internationales semble même en passe d'être atteint.

“

« Chaque personne est un centre »

Alors que les années précédentes se sont succédé sur le plateau des chorégraphes aussi prestigieux qu'Anne Teresa De Keersmaeker, cette année sont venus Pierre Rigal et Christian Rizzo, accompagnés du souvenir de Merce Cunningham, pour produire aux côtés de danseurs locaux. Évidemment, prendre le risque d'une telle disparité des têtes d'affiche, c'est aussi prendre le risque de démontrer aux spectateurs la disparité des talents et de se voir opposer la critique d'une médiocrité des choix. Car n'est pas Christian Rizzo qui veut, bien entendu, et cela se voit quand, du jour au lendemain, se succèdent la compagnie Creacorsica et le sublime « Sakinan Göze Cöp Batar » du directeur du Centre chorégraphique national

de Montpellier. Reste cependant qu'il se dégage du tout le sentiment d'un étrange mélange professionnel et familial, lorsque au milieu de la programmation surgit également la proposition menée par Vanessa de Peretti et de (très) jeunes danseurs amateurs, de faire revivre, par l'intermédiaire de Robert Swinston, le souvenir émouvant de la danse de Merce Cunningham. À cet instant, apparaît comme personnifiée par ces danseurs et la musique de John Cage, l'idée même de cet événement. Ici et maintenant, ce ne sont pas les performances individuelles plus que les tentatives collectives qui sont mises en avant, mais l'une et l'autre. Peu importe que les savoir-faire et les talents soient inégaux, ce qui importe, c'est non seulement, comme c'est le cas, d'amener chacun à voir, mais également de permettre à tous de comprendre que les petites tentatives résonnent dans les grandes, au point de devenir un jour elles-mêmes l'égale de leurs modèles. En d'autres termes, cela rappelle exactement l'idée que Cunningham se faisait de la danse. Cunningham pour qui « le monde est autour de nous, pas seulement devant. Chaque personne est un centre, cela crée une situation libre où tout change perpétuellement ».

Plateforme Danse, Bastia, du 14 mai au 9 juin 2017

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

Fêtons l'été!



théâtre

danse

musique

cinéma

tout l'monde
dehors!

MANIFESTATIONS GRATUITES
DANS TOUS LES ARRONDISSEMENTS

*21 juin * 2 septembre*

TLMD.LYON.FR